

Jean-Paul Sartre, Prix Nobel malgré lui

Jean Bloch Michel

Volume 6, Number 5 (35), September–October 1964

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59946ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bloch Michel, J. (1964). Jean-Paul Sartre, Prix Nobel malgré lui. *Liberté*, 6(5), 396–400.

Jean-Paul Sartre, Prix Nobel malgré lui

L'Académie Suédoise s'est peut-être trompée en décernant son prix à Jean-Paul Sartre après qu'il eut publié *Les Mots*, il semble qu'elle ait voulu fêter le retour d'un écrivain à la pure littérature. Après tant d'oeuvres "engagées", ce récit d'une enfance par la perfection de la forme, l'innocence du sujet, l'apparente sérénité de l'auteur, lui paraissait comme une sorte de renoncement: Sartre vieillissant, fatigué peut-être, aurait donné congé à la politique et débouché enfin dans l'Elysée littéraire où tous les génies se retrouvent, qu'ils soient de droite ou de gauche. S'il en a été ainsi, Sartre a eu raison de refuser un prix qui lui a été attribué par erreur. Car *Les Mots* sont peut-être le plus beau livre qu'il a écrit, mais ce n'est certainement pas un livre différent des autres, encore moins une oeuvre qui démente ou renie celles qui l'ont précédée. Une fois de plus, en tout cas, les raisons avancées par Jean-Paul Sartre pour expliquer son refus seront vivement discutées; c'est un fait qu'aucune de ses attitudes n'a jamais laissé personne indifférent, qu'aucune de ses oeuvres n'a jamais été reçue sans qu'on prenne parti sur elle.

"Les époques vides, a-t-il écrit, sont celles qui choisissent de se regarder avec des yeux déjà inventés." Sans doute les événements eux-mêmes ont-ils fait de sorte que rares auront été les contemporains de Sartre qui se seront imaginé vivre dans une époque vide. Mais les événements ne suffisent pas et il a raison de dire qu'il faut aussi les voir. D'une certaine manière il a été pour toute une génération un des regards les plus neufs qu'on ait porté sur notre époque. Cela ne signifie pas que la vision qu'il en a eue soit devenue celle de tous ou même de la plupart: mais cela veut dire qu'il n'a pas été possible de négliger l'image que cet écrivain nous a donnée de notre temps, alors même qu'elle pouvait paraître fausse ou simplement déformée.

"Je suis né de l'écriture" dit-il dans *Les Mots*. C'est à partir de ce qu'il écrit que l'existence même de Sartre se justifie. D'une certaine manière écrire est sa façon d'exister, ou peut-être de se sentir exister. Mais écrire est aussi sa façon de penser; si son plus récent livre s'intitule

Les Mots, déjà dans *La Nausée* il disait par la bouche de son héros: "La plupart du temps, faute de s'attacher à des mots, mes pensées restent du brouillard . . ." Rien de tout cela n'est étonnant si l'on se réfère à quelques idées sur lesquelles il se fonde. Car si l'homme n'est que ce qu'il se fait, comme il l'affirme, Sartre est en effet ce qu'il écrit. Et de la même façon aucune pensée n'existe avant d'être exprimée, et le ciel des idées ne peut être que vide. La pensée de Sartre naît en s'exprimant, comme son oeuvre naît des mots, et non de quelque immanence préalable. Sa pensée, son oeuvre, se développent donc à mesure qu'elles s'expriment et se construisent. Là est peut-être l'origine de la forme même qu'a prise cette oeuvre, touffue, multiple, spontanée, parfois imprudente, ignorant la concision et les repentirs.

Mais les mots ne suffisent pas à fonder une philosophie, même quand il s'agit de l'exprimer par la littérature. Le romancier qu'est aussi Sartre, l'essayiste et l'homme de théâtre, a choisi ses points de départ. Ce sont des données pour lui très sûres, on pourrait dire des postulats: il s'agit de l'absurde et de la liberté.

L'absurdité du monde, nous savons désormais comment il en eut un jour la paisible révélation: "Un matin, en 1917, à La Rochelle, j'attendais des camarades qui devaient m'accompagner au lycée; ils tardaient, bientôt je ne sus plus qu'inventer pour me distraire et je décidai de penser au Tout Puissant. A l'instant il dégringola dans l'azur et disparut sans donner d'explications: il n'existe pas, me dis-je avec un étonnement de politesse et je crus l'affaire réglée". Elle ne l'était pas, bien entendu. Le vide causé par cette dégringolade, il fallait maintenant le remplir. La place de Dieu ne pouvait être prise que par l'homme, mais encore fallait-il savoir où était cette place et ce que l'homme y ferait. D'ailleurs l'homme lui-même, une fois le créateur disparu, perd les caractéristiques rassurantes de la créature: il n'est plus qu'"une passion inutile". Mais il est, il existe et si le monde absurde, dans les instants où on conçoit clairement qu'il n'a pas de sens, provoque cette nausée qu'Antoine Roquentin éprouve en découvrant autour de lui la véritable nature des objets, du moins l'homme doit-il s'en accommoder autrement qu'eux. Vient alors le deuxième postulat sartrien: c'est que l'homme est libre. Cette affirmation, si contraire à toutes les données du positivisme scientifique, ne va pourtant pas jusqu'à proclamer la liberté comme un absolu. L'homme ne dispose pas d'une liberté entière, puisqu'il se trouve toujours dans une "situation" donnée. Mais il peut agir en tenant compte de cette situation. Sa liberté consiste dans le choix des actes, et en choisissant ses actes il se choisit en même temps. Il n'est donc pas uniquement un sujet, puisque sa liberté est limitée par les situations où il se trouve, mais il n'est pas non plus un pur objet puisqu'il peut agir librement à l'intérieur de ces situations: il est un "projet", un faisceau de possibilités.

Ce qu'il y a de parfaitement cohérent dans l'oeuvre de Sartre, en apparence si diverse, c'est qu'elle s'appuie toujours sur une philosophie sous-adjacente à laquelle l'auteur ne cesse de se référer. Les premières oeuvres illustrent notamment ses deux conceptions de l'absurde et de la liberté: Antoine Roquentin, le héros de *La Nausée*, est d'une autre façon que le Meursault de *L'Etranger* un homme confronté à l'absurde, tandis que les trois personnages de *Huis Clos* expriment de façon dramatique ce que, dans son *Baudelaire*, Sartre précise par cette phrase: "Le choix libre que l'homme fait de soi-même s'identifie absolument avec ce qu'on appelle sa destinée" ou encore, comme il l'écrit dans l'article de présentation des *Temps Modernes*: "On ne fait pas ce qu'on veut, et cependant on est responsable de ce qu'on est". Ce qui est important dans *Huis Clos*, c'est moins "L'Enfer, c'est les autres", c'est-à-dire l'impossibilité d'une communication véritable entre les hommes, que l'impossibilité pour les êtres de s'évader d'une destinée qu'ils ont eux-mêmes construite.

Si la liberté du choix oblige l'homme à se construire, lui interdit la fausse consolation de croire qu'il existe une distance entre lui-même et ses actes, sa liberté est pourtant limitée. De là vient l'idée de "l'engagement". Contrairement à ce qu'une interprétation déformée de ce terme a pu faire croire, l'idée de l'engagement n'est pas, au départ, une position politique: elle provient directement de la définition que Sartre donne de l'homme: un être libre à l'intérieur d'une situation donnée. L'engagement, consiste non pas à choisir une position quelconque pour s'y tenir, mais à accepter la "situation" dans laquelle on se trouve, à l'assumer et à agir à partir d'elle. La "littérature engagée" n'est pas nécessairement une littérature partisane, c'est une littérature qui refuse de se construire dans l'abstrait et qui veut d'abord tenir compte de ce qui est, c'est-à-dire des conditions dans lesquelles vivent les hommes dont elle doit parler.

Mais précisément, la situation dans laquelle se trouve l'homme ne s'exprime et ne s'explique que par des jugements en fin de compte politiques. Il était donc normal que l'oeuvre de Sartre, dans un de ses aspects du moins, prit de plus en plus une couleur politique. D'autre part, l'idée même de l'engagement comportait une sorte d'acceptation préalable d'une situation donnée, un apriorisme social et politique. Aussi, l'oeuvre de Sartre allait-elle bientôt s'infléchir dans des directions nouvelles. D'une part, il tentait, avec *Les Chemins de la Liberté*, de présenter une image totale d'une certaine société — la sienne — à une certaine époque — celle qu'il a vécue. D'autre part, il chargeait des personnages de théâtre à la fois de la même mission d'exprimer notre temps, et d'une autre qui consiste à définir les possibilités d'action de l'homme à l'intérieur de son époque. Si l'entreprise des *Chemins de la Liberté* devait tourner court, Sartre ayant renoncé à poursuivre une oeuvre romanesque dont il sentait certainement à quel point elle était inférieure à ses premiers écrits, le théâtre devint de plus en plus pour

lui un mode d'expression privilégié: *Morts sans sépulture*, *La putain respectueuse* et surtout *Les Mains sales*, plus que *Le Diable et le Bon Dieu*, Kean et même que *Les Séquestrés d'Altona* lui permettaient de donner une forme dramatique très frappante à ses positions philosophiques et désormais politiques.

Les Mains sales voulaient — entre autres — montrer que toute action véritablement engagée dans l'histoire devait refuser de tenir compte des scrupules propres aux "belles âmes", et qu'on ne peut faire autrement, si l'on veut être efficace, que de se salir les mains. Cette acceptation d'une compromission nécessaire, en même temps que le principe d'après lequel tout engagement devait d'abord assumer — c'est-à-dire, dans un sens, accepter — une situation de fait, a conduit Sartre à prendre des attitudes qui devaient être de plus en plus discutées — Jaloné de brouilles éclatantes, impitoyablement et parfois cruellement décidées — avec Camus, avec Merleau-Ponty — son chemin le rapprochait des communistes. Non seulement parce qu'il avait décidé d'associer le marxisme à l'existentialisme, mais parce que la logique même de sa pensée l'y conduisait nécessairement. La "situation" qu'il devait, pensait-il, assumer pour agir efficacement dans le sens de l'histoire, était avant tout définie par le fait que le parti communiste, conformément aux thèses qu'il décidait d'admettre, était le seul représentant de la classe ouvrière et qu'on ne pouvait agir en faveur d'une société plus juste qu'en lui ou avec lui. C'était là sa façon d'accepter de se salir les mains. Cependant il gardait assez de liberté pour n'être jamais considéré par les alliés qu'il s'était choisis que comme une valeur d'appoint, valeur en vérité très variable. Tantôt injurié, tantôt encensé par les communistes, il n'a pas cessé depuis des années de vouloir concilier l'inconciliable: une philosophie de la liberté et une pratique de la tyrannie. Cela le conduisit à écrire *Les Communistes et la paix* — et, encore une fois, à laisser cet essai sans parvenir à le mener à son terme — puis à dénoncer le stalinisme, mais seulement après la mort de Staline, ou à condamner la politique communiste dans les démocraties populaires, mais seulement après l'écrasement de la révolution hongroise de 1956. Il a été également de ceux qui ont vu dans la révolte des pays colonisés la possibilité d'une sorte de relais historiques, les révolutionnaires du Tiers-monde venant donner à la société capitaliste le coup mortel qu'une classe ouvrière embourgeoisée n'était plus capable de lui infliger. On peut être persuadé qu'il a été déçu de voir qu'après quelques soubresauts, au lendemain de la guerre d'Algérie, la société française s'est remise de cet accident sans qu'intervienne dans ses structures le moindre changement, du moins dans le sens qu'il espérait.

Ce qui est certain, c'est que Sartre aura profondément marqué son époque et qu'il la représente autant par ses réussites que par ce qu'on peut considérer comme ses échecs. Ce travailleur infatigable dont l'esprit n'a jamais connu de repos, condamné par une sorte de fatalité interne, qu'il décrit dans *Les Mots*, à devenir le grand écrivain qu'il est, aura

laissé une trace définitive dans tous les domaines de la pensée: c'est un philosophe, mais aussi un critique, un homme de théâtre et un romancier. Vraisemblablement, c'est son action politique qui, dans l'avenir comptera le moins, et il le sait sans doute lui-même: son univers est celui des mots plus que celui des hommes. Depuis l'enfance, il pense que "les grands auteurs s'apparentent aux chevaliers errants". Cependant, il lui faut se résigner: les foules qui le suivent sont et resteront discrètes, celles de ses lecteurs et non pas celles qu'il cherche vainement à rencontrer dans l'action politique, qu'il quittera toujours pour retourner à ses livres.

Jean BLOCH-MICHEL